

SIRI HUSTVEDT

LA FEMME  
QUI TREMBLE

UNE HISTOIRE DE MES NERFS

essai traduit de l'américain  
par Christine Le Boeuf

*ACTES SUD / LEMÉAC*

*Je sentis une déchirure dans ma tête –  
Comme si mon cerveau s'était fendu –  
Je tentai de la réparer – bord à bord –  
Mais ne pus les faire correspondre.*

EMILY DICKINSON

QUAND MON PÈRE EST MORT, je me trouvais chez moi à Brooklyn mais, à peine quelques jours auparavant, j'étais assise à son chevet dans un établissement de soins, à Northfield, Minnesota. Tout faible qu'il fût physiquement, il avait conservé son acuité mentale et, à défaut de me souvenir du contenu de notre dernière conversation, je me rappelle que nous avons bavardé, et même ri. Ce que je revois clairement, en revanche, c'est la chambre où il a vécu à la fin de sa vie. Mes trois sœurs, ma mère et moi avions garni les murs de photographies et de petits tableaux encadrés, et acheté un couvre-lit vert pâle afin de donner à la chambre un aspect moins sévère. Mon père souffrait d'emphysème et nous savions qu'il n'en avait plus pour longtemps. Ma sœur Liv, qui vit dans le Minnesota, fut la seule de ses filles à assister à ses derniers instants. Son poumon s'était effondré pour la deuxième fois, et le médecin estimait qu'il ne survivrait pas à une nouvelle intervention. Pendant qu'il était encore conscient, mais incapable d'articuler, ma mère appela au téléphone ses trois filles new-yorkaises, l'une après l'autre, afin que nous puissions lui parler. Je me souviens nettement d'avoir pris le temps de réfléchir à ce que j'allais lui dire. J'avais l'idée bizarre que je ne pouvais pas prononcer de stupidité à un moment

pareil, qu'il me fallait choisir mes mots avec soin. Je souhaitais dire quelque chose de mémorable – idée absurde, puisque la mémoire de mon père allait bientôt s'éteindre avec lui. Mais quand ma mère approcha le combiné de son oreille, tout ce dont je fus capable fut de balbutier les mots "Je t'aime tellement". Plus tard, ma mère m'a raconté qu'en entendant ma voix, il avait souri.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que j'étais auprès de lui et qu'il tendait les bras vers moi, que je me penchais vers lui pour qu'il m'embrasse et puis, avant qu'il ait pu m'étreindre, je me suis réveillée. Ma sœur Liv m'a appelée le lendemain matin pour me dire que notre père était mort. Tout de suite après cette conversation, je me suis levée du siège où j'étais assise, je suis montée à mon bureau et je me suis mise à rédiger son éloge funèbre. Mon père m'avait demandé de le faire. Plusieurs semaines auparavant, à la maison de santé, alors que j'étais assise auprès de lui, il avait énuméré "trois points" dont il souhaitait que je prenne note. Il n'avait pas dit : "Je voudrais que tu en parles dans le texte que tu écriras pour mes funérailles." Ce n'était pas nécessaire. Cela allait sans dire. Le moment venu, je n'ai pas pleuré. J'ai écrit. Aux funérailles, j'ai prononcé mon discours d'une voix ferme, sans larmes.

DEUX ANS ET DEMI PLUS TARD, j'ai de nouveau pris la parole en l'honneur de mon père. Revenue dans ma ville natale, dans le Minnesota, je me tenais debout sous l'azur d'un ciel de mai sur le campus de Saint-Olaf, juste à côté du vieux bâtiment qui abritait le département de norvégien, où mon père avait enseigné pendant près de quarante années. Le département avait planté un sapin à sa mémoire

avec, à son pied, une petite plaque où l'on pouvait lire : Lloyd Hustvedt (1922-2004). Pendant que je rédigeais ce deuxième texte, j'avais eu la sensation très forte d'entendre la voix de mon père. Il écrivait d'excellentes allocutions, souvent très drôles et, tout en composant, j'imaginai avoir capturé dans mes phrases un peu de son humour. J'avais même utilisé l'expression "S'il avait été là aujourd'hui, mon père aurait pu dire...". Confiante et armée de fiches, je parcourus du regard la cinquantaine d'amis et collègues de mon père qui s'étaient rassemblés autour du sapin de Norvège commémoratif, me lançai dans ma première phrase et fus prise de tremblements violents à partir du cou. Mes bras battaient l'air. Mes genoux s'entrechoquaient. Je tremblais, comme en proie à une attaque. Étrangement, ma voix n'en était pas affectée. Elle ne changeait pas du tout. Abasourdie par ce qui m'arrivait et terrifiée à l'idée de tomber, je parvins à garder mon équilibre et à continuer, en dépit du mouvement d'avant en arrière qui animait les fiches que je tenais entre les mains. Quand j'eus fini de parler, le tremblement s'arrêta. Je regardai mes jambes. Elles avaient pris une coloration rouge foncé, tirant sur le bleu.

Ma mère et mes sœurs étaient stupéfaites de la mystérieuse transformation physique qui s'était produite en moi. Elles m'avaient bien souvent vue parler en public, parfois devant des centaines de personnes. Liv raconta qu'elle avait eu envie de venir m'entourer de ses bras pour me soutenir. Ma mère dit qu'elle avait eu l'impression d'assister à une électrocution. Il semblait que quelque force inconnue eût soudain pris possession de mon corps et décidé que j'avais besoin d'une secousse sérieuse et prolongée. Une fois, déjà, pendant l'été 1982, j'avais éprouvé cette sensation d'une

puissance supérieure qui s'emparait de moi et me secouait comme une poupée de son. Dans une galerie d'art, à Paris, j'avais tout à coup senti mon bras gauche se dresser en l'air et me plaquer dos au mur. L'épisode entier n'avait pas excédé quelques secondes. Peu après, je m'étais sentie euphorique, emplie d'une joie surnaturelle, et puis vint la violente migraine qui dura presque une année, une année sous Fiorinal, Indérial, Cafergot, Elavil, Tofranil et Mellaril, et tout un cocktail de somnifères que je prenais dans le cabinet du médecin avec l'espoir de me réveiller délivrée. Je n'eus pas cette chance. Finalement, ce même neurologue m'envoya à l'hôpital et me mit sous Thorazine, une drogue antipsychotique. Ces huit jours de stupeur passés dans le service de neurologie auprès d'une compagne de chambre âgée mais d'une étonnante agilité, victime d'une attaque, qu'on attachait chaque soir dans son lit à l'aide d'un jeu d'entraves qualifié du joli nom de "bouquet" et qui, chaque soir, bravait les infirmières en se libérant de ses liens pour s'enfuir dans les couloirs, ces jours étranges, drogués, ponctués de visites de jeunes gens en blouse blanche qui me présentaient des crayons afin que je les identifie, me demandaient quel jour on était, et quelle année, et comment s'appelait le président, me piquaient avec de petites aiguilles – sentez-vous ceci ? – et, rarement, d'un signe de la main adressé de la porte par le Tsar du Mal de Tête en personne, le Dr C., un homme qui m'ignorait la plupart du temps et paraissait irrité que je ne coopère pas, ne guérisse pas, demeurent dans ma mémoire comme un temps de comédie noire, la plus noire qui fût. Personne ne savait vraiment ce que j'avais. Mon médecin avait donné un nom à mon mal – *syndrome migraineux vasculaire* – mais la raison pour laquelle

j'étais devenue un ÉNORME mal de tête vomissant, malheureux, écrasé, effrayé, un Humpty Dumpty après sa chute, nul ne pouvait la dire.

Mes voyages dans les univers de la neurologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse ont commencé bien avant mon temps au Mount Sinai Medical Center. Je souffre de migraines depuis l'enfance et il y a longtemps que ma tête douloureuse, mes sensations de divine exaltation, mes scintillements et mes trous noirs, ainsi que mon unique hallucination visuelle : un homme et un bœuf roses minuscules sur le plancher de ma chambre, ont éveillé ma curiosité. Il y avait des années que je lisais des études consacrées à ces mystères, bien avant ma crise de tremblements, cet après-midi-là, à Northfield. Mes investigations ne firent que s'intensifier lorsque je décidai d'écrire un roman dans lequel il me faudrait donner la parole à un psychiatre et psychanalyste, un homme que j'en suis venue à considérer comme mon frère imaginaire, Erik Davidsen. Elevé dans le Minnesota par des parents très semblables aux miens, il était ce garçon qui n'est jamais né dans la famille Hustvedt. Pour être Erik, je me lançai dans les circonvolutions du diagnostic psychiatrique et des innombrables troubles mentaux dont sont affligés les humains. J'étudiai la pharmacologie et me familiarisai avec les diverses espèces de substances médicamenteuses. Je fis l'acquisition d'un livre où figure un échantillonnage de tests destinés aux commissions psychiatriques de l'Etat de New York et m'entraînai à les passer. Je lus d'autres ouvrages sur la psychanalyse ainsi que d'innombrables descriptions de maladies mentales. Je m'aperçus que les neurosciences me fascinaient, assistai à l'une des conférences mensuelles sur les sciences du cerveau à l'Institut psychanalytique de New York

et fus invitée à devenir membre d'un groupe de discussion consacré à une nouvelle discipline : la neuropsychanalyse.

Au sein de ce groupe, des neuroscientifiques, des neurologues, des psychiatres et des psychanalystes recherchaient un terrain commun susceptible de combiner les intuitions de l'analyse avec les plus récentes recherches dans le domaine du cerveau. Je m'achetai un cerveau en caoutchouc, me familiarisai avec ses multiples parties, écoutai intensément et lus plus encore. En vérité, je lisais de manière obsessionnelle, mon mari me l'a souvent répété. Il a même suggéré que je lis avec une voracité qui évoque une dépendance. Je me suis alors engagée en tant que volontaire à la clinique psychiatrique Payne Whitney et j'ai commencé à y animer pour les patients un atelier d'écriture hebdomadaire. A l'hôpital, je suis entrée dans une relation de proximité avec des individus atteints de maladies complexes qui, parfois, ne ressemblaient guère aux descriptions cataloguées dans le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* – généralement appelé le *DSM*). Lorsque j'ai été saisie de tremblements devant l'arbre de mon père, je baignais depuis des années dans le monde du cerveau et de l'esprit. Ma curiosité initiale à l'égard des mystères de mon propre système nerveux s'était muée en passion impérieuse. La curiosité intellectuelle concernant un mal dont on souffre est certainement issue d'un désir de maîtriser celui-ci. Si je ne pouvais pas me guérir, peut-être pourrais-je au moins commencer à me comprendre.